

Le savoir de la pulsion

Par Thierry Perlès

Lacan un jour a dit à peu près ceci : l'instinct, c'est comme le savoir de l'espèce (1^o séance de *L'Envers*, mais je ne surcharge pas de citations).

Ça vaut pour les animaux, mais c'est pour ouvrir à la question de ce qu'il en est chez l'homme, où ça fait difficulté puisque du côté du savoir, il y en a un bout qui est inconscient, comme chacun sait.

On dit pulsion plutôt qu'instinct pour traduire ce *Trieb*. Mais Lacan, qui savait, à ce qu'il paraît, mettre la dose, parlait d'instinct de mort.

Il y en a aussi qui s'y prennent de la façon suivante : la difficulté du passage entre le monde animal et l'humanité ne leur ayant pas échappé, ils disent alors que la pulsion, c'est une affaire végétale : ça pousse, à la façon de la plante. On ne saurait trop louer les auteurs d'une pareille trouvaille. Comme des tournesols : tournés vers la lumière.

Je placerai ce propos sur la pulsion sous la contrainte de deux conditions. La première, c'est que la pulsion soit abordée dans le respect de sa connotation biologique, ce qui ne veut rien dire d'autre ici que ce qui, de la question de l'espèce, s'exprime dans l'espèce humaine en termes de psychologie collective. Quant à la seconde condition, qui concerne la question du renoncement, elle découle de la première, et elle donnera son orientation à la seconde partie du propos.

A

Chez l'animal, on ne le dira jamais assez, l'instinct n'est sexuel qu'en ce qu'il est au service de la reproduction de l'espèce. L'animal il tire son coup, on pense que c'est par hédonisme. Du tout : il est au service de la reproduction de l'espèce. C'est un genre de suicide altruiste, avec petite ristourne de jouissance au passage. D'ailleurs ça se voit bien que ça n'est pas érotique : il y a un cycle, c'est en accord avec dame nature. Le soleil attire par la lumière en même temps qu'il pousse par la sève qui monte avec le réchauffement. Il y a une adaptation à ça, c'est hormonal, c'est normal, ça participe à la norme spécifique. Le système hormonal, ça donne une marge d'autonomie, c'est comme de la nature portable. Mais c'est pour l'espèce humaine à un point tel que la nature, elle n'a, comme c'est joliment dit, plus son mot à dire. Ce pourquoi c'est érotique, ce manque du mot.

Voyez les commencements.

Freud a inventé la psychanalyse, il a découvert l'inconscient. Bref, il a eu du nez, et notez bien : c'était le nez de Fliess, celui des périodes. Turgescence périodique de la muqueuse nasale, avait noté celui-ci. Une périodicité, ici, enfin : quoi ? sinon un lien vestigial à la nature ? Donc la nature est là, mais vestigiale. Le système hormonal lui-même n'est-il pas une certaine mémoire de la nature ? Chez l'homme, la déconnection est cependant accomplie. Les poussées sont régulières, d'une régularité telle que la périodicité dont on parle devient elle-même à peine perceptible, voire inexistante. Suffit de lire un cours sur l'anorexie de la jeune fille. Ou de comprendre que c'est aussi ce dont Fliess parle à propos de la périodicité masculine. On peut lire aussi la note que Freud consacre à "la périodicité organique du processus sexuel ..." dans le *Malaise*.

Alors Freud dit : normal : ça fait tellement longtemps qu'on n'a plus le nez dedans : dans la terre et son humus ! Car la voilà, la cause : la station debout, cette fameuse érection, et avec elle l'atrophie de l'odorat, le refoulement des odeurs. Pardonnez la vulgarité du propos, mais il faut causer, depuis que l'homme n'a plus le nez fourré dans l'entre-cuisse de la femelle.

Donc voici le développement substitué de la sexualité.

Et avec ça, la pulsion qui de périodique devient constante, remarque Freud.

Constante.

De la part de ceux qui ont mis une telle insistance (je parle des lacaniens) sur l'affaire de la Chose, de das Ding, au point de prétendre y articuler une éthique, on peut regretter qu'ils n'aient pas davantage fait cas de ce que c'est par le scandale de la constante que l'affaire débutait : le complexe du prochain, dit Freud, se décompose en une partie variable, soumise au jugement, support des identifications, et un reliquat, partie fixe, inconnaissable et *constante*. C'est ça, *l'Esquisse* : la nature embarquée, moins dans les muqueuses que dans le complexe du prochain, et telle Eurydice, jetée / perdue dès l'ouverture de sa quête, dès les prémices, à jamais.

Les constantes ; les toujours déjà là, les sans lesquelles il n'y a pas de possible : les constantes organisent le monde.

C'est la nature qui revient, mais les positions ne sont plus les mêmes. Ce n'est plus le nez qu'on y met, ce sont des constantes.

On les y met, ou elles y sont, pour nous, pour une nature qui n'est plus indépendante de celui qui l'approche, qui en parle, qui en recherche ... les constantes !

Elles sont l'horizon de toute connaissance, pour reprendre la conclusion d'un exposé récent que Gilles Cohen-Tannoudji leur consacre, dans le double sens de ce qui répond à la question de savoir d'où viennent [les enfants, les parents ...] les faits qui se présentent à l'observateur, et de ce qui vectorise la démarche du chercheur.

Les constantes organisent le monde, ainsi que toute connaissance qu'on en prend. Ainsi celle de Planck, qu'on appelle le quantum d'action : quantité minimum d'action qui accompagne tout acte de mesure.

Il revient donc à l'homme moderne de penser l'accomplissement de l'instinct dans l'espèce humaine sous le chef de cet horizon vers lequel il se tourne, et aux productions duquel il s'expose (une pensée pour les *Méditations Cartésiennes* d'E. Husserl). Ça lui revient dans la condition que l'attitude scientifique lui prescrit depuis quelques siècles, laquelle réinterroge la question du rapport entre la signification et l'être que la religion avait jusqu'alors eu la charge de soutenir. Mais c'est cette fois à partir d'un langage formalisé que l'interrogation est soutenue.

Qu'est-ce que *réaliser* dans le *sens* de *l'être* le *savoir* dont la *signification* est porteuse ? Ici, où il s'agit du niveau de l'identification primaire, chaque mot compte. Dans le faisceau ouvert entre les coordonnées du narcissisme (par quel goût immodéré de la viennoiserie a-t-on poussé ici jusqu'à Sissi ?) et de la compulsion de répétition, Freud réintroduit le questionnement sur la pulsion, dans son actualité de pulsion de mort.

Il faut noter que les mots de *pulsion* et de *mort* ont un destin conjoint dès 1915 : dans la métapsychologie, ça pulse de l'impossibilité de symboliser la limite. Il s'agit d'un retournement de la démarche : on passe de la réalisation de désir au désir de réalisation : désir de réalisation d'un savoir, qui est aussi désir que se résolvent, dans le sens de leur abaissement, les tensions entre signification et être, entre promesse et réalisation, entre supposition et effectuation.

La transposition des pulsions est transposition des circuits pulsionnels en ces parages, en ces écarts entre signifier et être.

Comme il s'agit de ce qui passe par le signifiant, il s'agit de la mort. Le savoir de ce qui a été et qui n'est plus, et dont le sujet assume la disparition comme *je*, sujet de la langue : on sait tout cela, c'est à portée.

Soyons triviaux : il s'agit par la pulsion d'actualiser ce savoir de façon telle qu'on s'y retrouve soi-même. Il s'agit de retrouver ce soi-même, d'annuler l'écart, de retrouver, par-delà les identifications, l'identité première, à tout le moins l'identité de perception.

D'ailleurs, quel est le but de la pulsion ? la satisfaction bien sûr ! Sauf qu'on n'est pas des bêtes, ce dont décidément on ne se consolera jamais (voir plus haut). La pulsion, c'est le pendant du narcissisme d'un côté, de la compulsion de répétition de l'autre. Le but de la pulsion qui passe par le narcissisme a un nom, fameux : c'est de *résurrection* qu'il s'agit.

B

Pour reprendre les choses depuis un point de vue renouvelé : tout propos sur la pulsion qui ne prendrait pas la question du *r* pour axe ne pourrait mener qu'à la méprise, première du genre.

La pulsion est manquante, il faut renoncer à la pulsion. Il faut renouveler pour soi-même ce manque à soi-même de la pulsion. Freud utilise deux expressions tout à fait distinctes pour dire ces deux aspects du renoncement. *Triebverzicht* et *Triebversagung*, celle-ci appelée à subjectiver celui-là.

Pas de considération qui tienne sur la pulsion qui ne prenne d'abord en compte les avatars de la vie pulsionnelle au titre de ce que le sujet de la pulsion a primitivement à faire avec un *renoncement de la pulsion à elle-même*. La *Versagung* en place de devoir symboliser le *Verzicht*, c'est-à-dire d'accepter la donne de ce renoncement de la pulsion à elle-même, de reconnaître la portée du transfert de la pulsion vers cet autre d'elle-même qu'est le symbolique. La pulsion qui renonce, sur le don de quoi donc irait-elle se défausser, sinon sur la signification, qui n'est qu'un système de représentation, c'est-à-dire un système dont l'être propre se réduit au jeu de l'ambiguïté dont il joue. Tendue comme une toile dans cette ambiguïté entre l'être qu'il suppose et la promesse d'y faire accéder. L'être en question n'a, bien entendu, pas davantage de consistance, on s'en serait douté, que la pulsion elle-même : c'est la même, c'est-à-dire le même défaut. L'être de la supposition est à la hauteur du défaut de la pulsion. Le symbolique tout à la fois complète la pulsion au sens d'une greffe, mais surtout la décomplète. Sans que cette complétude perdue de la pulsion puisse quant à elle se transférer : elle, cette complétude, est définitivement perdue. Pas de complétude qui se récupère au niveau du symbolique. *Magie*, *alchimie* ou *cabale* n'y peuvent rien changer (et pourtant ça y va !).

C'est là que guette la seconde méprise, réplique de la première sur le plan symbolique. On peut s'être engagé sur un chemin qui paraisse s'écarter de la première méprise, mais qui par la seconde vous y ramène. Comme par un emballement du symbolique, auquel je donnai trois noms. Mais à ces trois noms, il faut en rajouter un quatrième, celui de *surenchère éthique*, ou bien d'*hypostase de la loi*. Bref : la névrose obsessionnelle de l'humanité. Ce dont nous parle Freud dans *l'Homme Moïse et le monothéisme*, III, 2^o partie, chapitre *d* : "*le renoncement aux pulsions*".

Le problème qu'il nous soumet dans ce texte est le suivant, avec toute sa complexité. Le peuple juif a choisi la vie de l'esprit, il a pris acte du manque inhérent à la vie pulsionnelle. Il a *choisi* — ce choix est de l'ordre d'une *décision* : *Entscheiden* — sa condition d'humain, s'interdisant toute complaisance nostalgique pour une nature revisitée par son orgueil et sa propre tendance à la démesure. En d'autres termes, rejet des idoles. C'est là le secret de sa remarquable endurance au travers des siècles, malgré les persécutions dont il a été l'objet, et de ce que Freud appelle son caractère. C'est là aussi sans doute une des raisons de ces persécutions. C'est là encore qu'il faut apprécier l'origine de la contribution toute particulière des juifs au développement de la civilisation en termes religieux (d'abord), politiques, scientifiques, artistiques.

Maintenant la question qui se pose est la suivante : d'avoir ainsi choisi l'humaine condition de devoir assumer le renoncement de la pulsion à elle-même, dans cette option prise pour la vie de l'esprit au détriment de la vie sensible, ne doit-on pas un moment inscrire au cœur même de cette vie de l'esprit un renoncement à soi, qui souligne qu'on renonce à trouver dans la vie de l'esprit la complétude perdue dans la vie pulsionnelle ?

Question au départ purement abstraite, qui paraît d'ailleurs en appeler à une attitude volontariste tout à fait déplacée, sur ce terrain dont on sait la part qu'y prend la dimension de l'inconscient et du refoulement, réputée échapper pour l'essentiel au contrôle de la volonté. L'embarras est d'ailleurs qu'il n'y a rien qui paraisse permettre d'éviter le cercle par lequel le renoncement pour s'imposer fait appel à de nouvelles restrictions, qui ne feront par conséquent qu'exalter le symbolique, la loi, et transférer sur ces idéalités ce qu'il s'agit précisément de démonter, ou de désamorcer — rien, sinon une approche scientifique et une certaine pratique personnelle qui s'y accorderait.

Assumer le renoncement aux pulsions qui est présent par le fait même du refoulement, de son arbitraire souverain, c'est ça que Freud appelle la vie de l'esprit.

“Le progrès de la vie de l'esprit consiste en ceci que l'on décide contre la perception sensorielle directe en faveur de ce qu'on nomme les processus intellectuels supérieurs, c'est-à-dire des souvenirs, des réflexions, des déductions: que l'on décide, par exemple, que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière, par le témoignage des sens.” (LGallimard 1986, p.218)

C'est autrement dit commencer à reconnaître le manque inhérent à la pulsion chez l'homme (*homo erectus*, qu'il le veuille ou non — on appelle ça la chute, c'est tout dire — qui commence à être singulièrement coupé de la dimension naturelle pour la question de sa reproduction spécifique), et se tourner vers la langue comme un lieu de transfert.

De deux choses l'une : ou bien on prétend trouver dans la langue la naturalité perdue du corps - c'est la pente de l'obscurantisme moderne, avec Heidegger, pas toujours en uniforme, à sa tête. Ou bien on décide de couper avec cette naturalité perdue ainsi qu'avec les errances de sa nostalgie en choisissant la vie de l'esprit comme telle, dans son décollement, son arrachement à la naturalité en question. Mais alors le problème se pose d'un emballement de la puissance invoquée pour assurer l'efficace des lois qui président à cet arrachement. Cette puissance, faut-il l'invoquer ? Faut-il tenter de la faire paraître ? De la faire se manifester d'une façon ou d'une autre, de s'en faire l'interprète sinon de la faire parler ? C'est la question qui s'adresse aux clercs, aux “lettrés” de nos sociétés. S'il y a *une* question cruciale du point de vue de la civilisation, c'est celle-là.

Dans un cas, on prétend, première méprise, renouer avec la nature en invoquant une naturalité de la langue, en défendant telle langue plutôt que telle autre sous le prétexte d'une

plus grande proximité avec l'origine de la nomination, événement absolument mythique de l'articulation originelle du mot à la chose. Dans l'autre cas, on se refuse à cette réduction : le symbolique d'abord signifie la décomplétude de la pulsion, la dénaturalisation de l'homme. Le symbolique emporte de plus avec lui une dimension d'abstraction qui, loin de tout recours à la représentation, anthropomorphique ("à l'image" ou "à son image") ou simplement naturelle, possède une fécondité propre — la science. *C'est un point acquis*, un progrès qu'il est tout simplement hors de question de révoquer.

Mais c'est alors le risque d'une nouvelle, d'une autre méprise qui se présente, dans l'exaltation de tout ce qui, au titre d'une loi de séparation, préside à cet arrachement. Exaltation qui se transpose volontiers sur les opérations propres à la langue et à la vie de l'esprit. Comment ne pas penser ici à l'essai que Freud a consacré à Leonard de Vinci ? Freud proposait alors l'expression de *toute-puissance des pensées*, qui subsume bien magie, alchimie et cabale et qu'on voit maintenant s'étendre à la loi hypostasiée.

Les hommes parviendront-ils à découvrir une loi qui s'égalise à celle, inconditionnée et souveraine, qu'est pour eux la loi du refoulement ? une loi "humaine", édictée par les hommes, formulée en des termes communicables et compréhensibles, qui puisse s'égaliser, sans excès ni défaut, à la loi du refoulement qui conditionne ce renoncement pulsionnel auquel ils sont soumis ? peu de chances qu'ils y parviennent jamais. Ce qui n'empêche manifestement pas l'homme de transférer sur le langage cette toute-puissance d'une efficace qu'il n'a pas — comme si l'homme pouvait s'égaliser au législateur de cette loi — qui n'existe pas (je parle du législateur).

La pulsion c'est

Non, la pulsion n'est pas, elle n'est que sur le mode de l'*être-pas*, du manque. Pour l'homme la pulsion introduit à son non-être, et au rapport de ce non-être avec la signification, avec la vérité du discours, ce point où le sens vise l'être dans le non-être.

Le renoncement pulsionnel, le *Triebverzicht*, avons-nous dit, peut d'abord être l'objet d'un déni, par quoi la mégalomanie de la toute-puissance narcissique est rapportée à la langue, dans une prétention à tenir celle-ci pour représentative de la réalité : réalité d'un cycle, réalité d'une nature. Crainte de se couper de ses repérages. Mais du peu de foi en la parole, qui est une attitude respectable quoique critiquable, ne s'ensuit pas la possibilité, en une invocation du genre polythéiste, de restauration d'une quelconque immanence, dont la pulsion serait le mythique support. La psychanalyse ici change un peu la donne, en ceci que la parole dit plus qu'on ne croie : il y a un *plus-de-croyance* (qui a à voir avec le transfert, toutes acceptions confondues) qui excède la croyance commune, qui déplace la question de la foi, parce qu'elle en subvertit les termes. Subversion est, comme perversion, affaire de version, c'est-à-dire de traduction. *Vide supra* : ce dont le lettré a la charge.

Mais ensuite, c'est l'enjeu de la *Triebversagung*, le choix entre acceptation et déni est à confirmer sur le plan de l'esprit — plan qu'il faut donc considérer comme le seul où la possibilité soit donnée à l'homme d'exprimer un choix, de prendre une décision. Depuis l'esprit, depuis l'arrachement de l'esprit, l'homme rencontre à nouveau la possibilité de célébrer dans l'exaltation la puissance des forces qui l'arrachent à la nature et auxquelles il se confie nouvellement : c'est l'hypostase de la loi, l'acharnement et la surenchère éthique. C'est la névrose obsessionnelle. Ici la mythologie de la pulsion, qui inclut son trajet en boucle (c'est le cas de dire que y'a pas de métalangage) joue à plein.

Mais une autre possibilité existe. Depuis cet arrachement est aussi proposé à l'homme de penser selon une tout autre logique, qui est celle par où le renoncement pulsionnel se

confirme. L'esprit c'est ici ce qui s'accomplit dans le dépassement du narcissisme. Il se dégage en acte de la catégorie du double, il est parent de l'humour comme de la pulsion, et on n'est pas plus surpris que ça d'apprendre que la science le rejoint dans le dessaisissement auquel elle parvient de son côté : chute du déterminisme, exhaustion de termes dont la conjonction nécessaire impose de considérer leur incontournable et définitive disjonction, tels : corpuscule et onde, position et vitesse. Ici se déconstruit une mythologie qui rend enfin toute sa saveur. Reconnaissons la parenté entre cette incomplétude de la pulsion et l'incertitude quantique, qui est aussi bien la certitude d'une indépassable complémentarité.

Et terminons par une incitation.

Cette incomplétude de la pulsion a sa traduction dans les termes de la loi à laquelle les hommes se soumettent dans la société. Citons Freud une dernière fois. Tout d'abord une mise en perspective des termes de la loi, dans son articulation au renoncement :

“Le totémisme, la première forme de religion que nous connaissions, apporte avec lui une série de commandements et d'interdictions qui font partie intégrante du système; ceux-ci ne signifient naturellement rien d'autre que des renoncements aux pulsions : la vénération du totem qui inclut l'interdiction de lui nuire ou de le tuer; l'exogamie, c'est-à-dire le renoncement, à l'intérieur de la horde, aux mères et aux sœurs passionnément désirées; la reconnaissance de droits égaux à tous les membres de l'alliance des frères, donc la limitation de la tendance à une rivalité violente entre eux. Nous devons voir dans ces déterminations les premiers commencements d'un ordre moral et social.

Puis l'introduction du *distinguo* interne, jamais relevé :

Il ne nous échappe pas que deux motivations différentes se font jour ici. Les deux premiers interdits agissent dans l'esprit du père évincé, ils perpétuent en quelque sorte sa volonté ; le troisième commandement — l'égalité des frères alliés en matière de droits — ignore cette volonté, il se justifie par l'invocation de la nécessité de conserver durablement l'ordre nouveau qui était né après l'éviction du père. Dans le cas contraire, la rechute dans l'état antérieur serait devenue inévitable. Les commandements sociaux se séparent ici des autres, qui, pouvons-nous dire, procèdent directement de rapports religieux.” (*L*, Gallimard 1986, p.220)

Cette opposition est indépassable, et garantit l'incomplétude de la loi de façon interne. La loi ne peut que se dialectiser autour de ces deux pôles, dans une incomplétude de chacun dont l'autre témoigne, dans la certitude d'une indépassable complémentarité. Cette histoire de couple n'est cependant pas d'une beauté telle que le respect qu'elle inspire soit sans faille. Il serait bien trop long, trop complexe d'exposer maintenant les aspects actuels de cette articulation. Et d'ailleurs ne vaudrait-il pas mieux commencer par évoquer les différentes facettes du malaise dans la civilisation comme relevant d'un déni de ce qui dans la loi fait loi, à savoir son incomplétude à quoi répond, en termes de limites, sa complémentarité interne ? Ainsi parlerait-on peut-être plus justement du père, ainsi parlerait-on sans doute autrement du lien social, comme de la catégorie des biens autour de quoi il s'organise.

Thierry Perlès.

